



## SONNET

A Mlle .....

Rêve toujours, enfant, rêve dans le mystère,  
Auréole céleste attachée à ton front,  
Tes intimes pensées ne sont point de la terre,  
Et pour le dire, un jour, les anges parleront.

Le soleil luit pour tous, et son feu salutaire  
Pénètre, sans choisir, aussi doux, aussi prompt,  
Et la haute chenille et la fleur solitaire,  
Donnant couleurs à l'une et sève à chaque tronc.

Mais ton regard brûlant—astre qui se promène  
Au-dessus des flots noirs de la tempête humaine—  
Cherchant un cœur élu dans la foule des cœurs :

Sur quelle tête, enfin, dans sa course folâtre,  
Va-t-il bien se poser ? ... Car chacun t'idolâtre,  
Chacun attend l'écho de tes arrêts vainqueurs !

JEAN FRÉMY.

Montréal, janvier 1889.

## TOUT EN CAUSANT

**D**URANT ma vie, qui, je l'espère, ne se terminera pas de sitôt, mon plus grand plaisir a été de compiler, de collectionner, de bouquiner. Voilà pourquoi, depuis plusieurs années, je bouquine, je collectionne, je compile. C'est mon plaisir, vous ne m'en voudrez pas !

Chacun prend son plaisir où il le trouve et de la manière qu'il l'entend, c'est son affaire, je n'ai rien à y voir. Pour moi, mon plus grand bonheur, c'est de fouiller dans les vieux livres, c'est de réunir tous les volumes que je puis me procurer, de les classer, de les lire et relire, de prendre des notes, des extraits, etc., etc.

Un poète a dit :

Au peu d'esprit, que le bonhomme avait,  
L'esprit d'autrui par compliment servait.  
Il compilait, compilait, compilait.

Or, comme il n'est pas nécessaire d'être "bonhomme" pour avoir peu d'esprit, ces vers me peignent au naturel.

Après ce préambule, si vous avez le courage de poursuivre, poursuivons ensemble.

\*.\*

Je trouve dans un journal canadien-français (*Omnibus* publié en 1860) quelques lignes au sujet de la causerie, qui semblent avoir été écrites en l'année 1888. Permettez que je cite :

"Quoi de plus charmant, de plus agréable, de plus amusant et souvent de plus utile que la causerie ? Il fut un temps où elle était excessivement cultivée dans les salons du Vieux Monde et surtout en France. Des esprits éminemment doués n'avaient ordinairement les frais, mais aujourd'hui, les temps sont changés. Tout le monde a la fièvre de l'agio et de la spéculation, on fait des affaires, on ne cause plus. Les jeunes gens eux-mêmes négligent l'occasion d'orner leur esprit, ils ne causent pas, ils n'aiment pas à causer ; le billard, les parties de cricket ou des tours de montagne, absorbent entièrement leurs instants de loisir, le foyer de famille n'a plus de charme pour eux... ils ne causent plus !

"En revanche, dans notre bonne ville de Montréal, il y a bien des personnes qui causent un peu plus qu'elles ne le devraient. Ces personnes là devraient impitoyablement river leur langue à leur palais plutôt que de causer comme elles le font sur le compte de leur prochain. Esope, ce disgracieux petit nain grec, l'a dit, il y a plusieurs mille ans : "La langue est la meilleure et la pire des choses tout à la fois." Et c'est très vrai."

\*.\*

Lecteur, avez-vous déjà pensé qu'une personne pouvait vivre, s'habiller et faire la charité avec quarante piastres par année ?

Je vous avoue bien humblement que je n'aurais jamais cru la chose possible, si je ne l'avais lu de mes yeux, de mes propres yeux, l'histoire véridique et authentique de Mme veuve L. N.

Montmouth, de Canterbury, New-Hampshire, auteur d'une brochure intitulée : *Living on half a dime a Day*. Franchement, il appartenait au sexe faible, à une femme, de faire ce véritable tour de force, car, soit dit entre nous, je ne crois pas l'homme capable de se contenter de si peu.

Madame Montmouth perdit un jour une petite fortune qui lui permettait de vivre dans une modeste aisance. Il ne lui resta qu'une maisonnette et un morceau de terre, lequel rapportait pour vingt piastres de foin, douze piastres de pâturage et trois piastres de pommes durant les bonnes années !

Avec son tricotage et en faisant des fleurs artificielles, les seuls travaux qu'elle pouvait exécuter, madame Montmouth parvenait à réunir quinze autres piastres. Tous ces revenus formaient un total de cinquante piastres, sur lequel il lui fallait en donner dix pour les taxes.

Avec l'argent qui lui restait, la pauvre femme résolut de vivre sans l'assistance de personne.

Et avec quarante piastres par année, cette femme a vécu. Elle s'est habillée, elle a fait la charité !

Ceci doit naturellement vous étonner, vous qui ne pouvez vivre sans dépenser deux, trois, quatre piastres par jour et même plus. Si j'osais oser, je dirais même que ce cas pourrait donner à réfléchir à plus d'un journaliste, qui pourtant sont gens vivant assez chichement, je vous l'assure.

Cependant, madame Montmouth, ce phénomène d'économie domestique, ne se plaignait pas de son sort et paraissait heureuse.

Détail curieux : durant ses années de *struggle for life* elle paya régulièrement la somme de trois dollars, montant de l'abonnement de son journal. (Voir *Daughters of Genius*, par James Parton).

Actuellement, madame Montmouth, qui vit encore à Canterbury, doit posséder des revenus un peu plus élevés, car des voisins ayant raconté les particularités de son existence, la nouvelle se répandit au loin. Bientôt une foule d'étrangers vinrent visiter la maison de notre héroïne, afin de vérifier l'authenticité des histoires colportées par la rumeur publique. Voyant le nombre des visiteurs augmenter tous les jours, madame Montmouth, en américaine pratique, vit immédiatement là une source de profits pour elle. Des circulaires furent lancées dans toutes les directions et un droit d'admission fut exigé. La dame du lieu expliquait en détail sa manière de vivre au curieux qui la visitait.

Malgré tous les avantages que ce fameux genre de vie doit présenter, ce n'est pas moi qui tenterai l'expérience !

\*.\*

Dans son *Voyage autour de mon Jardin*, Alphonse Karr raconte qu'un certain philosophe prétendait avoir découvert la véritable raison pour laquelle, dans toutes les grandes villes, il y a un hôpital pour les insensés : c'est que, en y enfermant quelques pauvres diables sous le nom de fous, on fait croire aux étrangers que ceux qui sont hors de cet hôpital ne le sont pas !!!

Qu'en dites-vous ?

B. J. Masficotte

## SUR LA PLAGE

I

**L**e soleil baissait à l'horizon ; l'Océan s'étendait immense devant moi ; le bruit seul des vagues blanches d'écume se brisant sur des rochers immuables interrompait le silence mystérieux qui planait sur ces lieux. J'avais cherché la solitude, et je la trouvais douce et belle.

J'aimais à promener mes regards sur cette immense étendue d'eau dont je cherchais vainement à sonder les mystères. Je ne pouvais me débarrasser d'une certaine émotion à la vue de cette mer déroulant ses flots azurés. "Le spectacle de la mer, dit Mme de Staël, fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans

cesse elle va se perdre." Diverses pensées venaient tour à tour agiter mon âme : cette solitude, cette immensité me parlaient éloquemment de Dieu, de sa puissance et de sa bonté. Saisi d'un sentiment de respect et d'amour, je fléchis les genoux et fis une courte mais fervente prière.

II

Tout à coup, un point noir toujours de plus en plus grossissant parut à l'horizon. Un sourd grondement se fit entendre ; les flots, agités par un vent violent, devinrent tumultueux et menaçants. Le ciel disparut sous d'épais nuages qui portaient la tempête dans leurs flancs. Le vent augmenta sa fureur ; les vagues montèrent à des hauteurs prodigieuses et semblèrent se confondre avec les nues.

Un spectacle nouveau et terrible se présenta à mes yeux. Je vis dans une barque, ballotté au gré des flots furieux, un jeune homme, debout et levant vers le ciel des mains suppliantes. Le léger esquif parfois disparaissait dans des abîmes profonds, reparaisait pre-qu'aussitôt et montait à des hauteurs vertigineuses. Je frémissais de crainte et d'angoisse. Soudain, sur les épais et noirs nuages qui couvraient le firmament, apparut une croix lumineuse. Le jeune homme, à la vue de ce prodige, tomba à genoux et resta quelque temps dans une sublime extase.

Comme par enchantement, la tempête cessa ses fureurs, les nuages se dispersèrent, le vent tomba, la mer redevint calme, la barque et le navigateur mystérieux disparurent.

III

C'était un rêve ! ... Après la prière que j'avais faite en ce lieu qui portait tant au réveillement, Dieu m'avait envoyé le sommeil, et, comme pour me montrer que j'avais raison d'avoir confiance en sa bonté, il permit que je fisse ce rêve dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire.

J'avais compris : cette mer en furie, c'était le monde avec ses plaisirs et ses amertumes ; ce jeune homme dans une barque légère, l'homme dont la vie est un voyage court et dangereux ; la croix brillante, la religion sublime du Christ.

Il se faisait tard ; le crépuscule du soir annonçait l'approche de la nuit, quelques étoiles déjà scintillaient sur le fond du firmament.

Je regagnai ma demeure qui n'était pas éloignée du lieu où je venais de passer de si doux instants.

Mon cœur avait acquis une force nouvelle, et, certes, l'on a bien raison de dire que la solitude est le remède le plus efficace pour guérir les maladies morales.

Les instants passés sur la plage déserte me l'avaient prouvé.

PIERRE JOS.

## ÉTYMOLOGIE

JÉRUSALEM

"Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocaillieux ; ces sommets ne s'entrouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit des vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis recouverts d'amas des ruines. C'est la triste Jérusalem !"

Jérusalem, fondée par le grand prêtre Melchisédech, fut d'abord nommée *Salem*—la Paix. Cinquante ans après sa fondation, Salem fut prise par les Jéburéens, descendants de Jébus, fils de Chanaan. Ils bâtirent, sur le Mont Sion, une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de Jébus, leur père. C'est alors que Salem changea son nom en celui de Jérusalem.—Vision de paix.

HECTOR SERVADEO.